

Don Quichotte De La Manche De Michel De Cervantes

1810.

Cervantes Saavedra, Miguel de

PARIS, 1810-

Chap. XIV. Rencontre de notre héros et d'un gentilhomme de la Manche.

[urn:nbn:de:hbz:466:1-78764](https://nbn-resolving.de/urn:nbn:de:hbz:466:1-78764)

CHAPITRE XIV.

Rencontre de notre héros et d'un gentilhomme de la Manche.

Nous avons dit que don Quichotte, fier de son triomphe, et ne doutant plus qu'il ne fût le plus vaillant chevalier du monde, poursuivait sa route vers Saragosse. Assuré désormais de mettre à fin les plus terribles aventures, il se moquait en lui-même des enchantemens, des enchantereurs, et ne se rappelait plus ce nombre infini de disgrâces que ces méchans lui avaient causées. Le seul souvenir qui venait troubler son extrême félicité, c'était la métamorphose de Dulcinée. Il y pensait avec douleur, et s'occupait profondément des moyens de lui rendre sa première forme, lorsque le bon Sancho le tira de sa rêverie.

Monsieur, dit-il, j'ai toujours devant les yeux l'effroyable nez de mon compère Thomas Cacial. Je ne puis encore comprendre com-

ment l'on quitte et l'on reprend à volonté un nez aussi extraordinaire. Eh quoi ! mon ami, reprit le héros, ta simplicité te fait-elle croire que cet écuyer fût Thomas Cecial, et que le chevalier des Miroirs fût le bachelier Carrasco ?

— Ma foi ! je ne sais qu'en dire. Le nez ôté, je vous jure que c'était Thomas Cecial en personne. Je l'ai vu, je lui ai parlé souvent chez nous ; et j'ai reconnu sa figure, ses traits et son son de voix. — Mais, mon pauvre Sancho, raisonnons un peu : comment voudrais-tu que Carrasco se fût fait chevalier errant exprès pour venir me combattre ? Suis-je son ennemi ? lui ai-je fait du mal ? a-t-il quelque motif de se plaindre de moi ? un bachelier peut-il porter envie à la gloire que je me suis acquise dans la profession des armes ? — Je sens bien cela, monsieur, mais si c'est un tour de magiciens, pourquoi diable ont-ils été choisir, parmi tant d'autres figures qui sont dans le monde, précisément les deux visages de Carrasco et de mon compère Thomas ? — Par une raison bien simple : les enchanteurs, ayant prévu que dans ce fameux combat la victoire suivrait ma lance, se sont hâtés de donner au vaincu le visage d'un de mes amis, afin que cette ressemblance retînt ma juste colère et m'empêchât

d'ôter la vie à celui qu'ils avaient armé contre moi. Ce talent de changer les figures doit peu te surprendre, Sancho, puisque toi-même, il n'y a pas long-temps, fus le témoin oculaire de la triste métamorphose de Dulcinée. Tu sais trop bien qu'à l'instant où ses attractions divines t'éblouissaient, je ne voyais devant moi qu'une grossière et laide paysanne. Assurément cette transformation était beaucoup plus difficile, infiniment plus étonnante que celle du bachelier. Au surplus, que m'importent leurs ruses ? elles n'empêcheront pas que je ne sois vainqueur.

Sancho, qui savait fort bien que la métamorphose de Dulcinée était son unique ouvrage et non celui des magiciens, n'était pas entièrement satisfait des raisons que lui donnait son maître. Il n'osait répliquer, de peur de se trahir, et se grattait la tête sans répondre, lorsque nos héros furent joints par un cavalier monté sur une belle jument pommelée. Ce cavalier portait un manteau de drap vert, bordé de velours violet, avec un bonnet du même velours ; l'équipage de la jument était de ces deux couleurs. Il était armé d'un sabre mauresque que soutenait un riche baudrier ; à ses bottines, semblables au baudrier, étaient at-

tachés des éperons vernis en vert. Tout était propre sans recherche; et le visage, l'air du voyageur, qui paraissait avoir cinquante ans, ses cheveux gris, son front serein, semblaient inspirer à la fois la confiance et le respect.

En passant près de Don Quichotte, il le salua poliment, et continua son chemin. Notre chevalier l'appela: Seigneur, dit-il, si vous suivez cette route, et qu'il vous importe peu de marcher moins vite, je serais charmé d'avoir l'honneur de voyager avec vous. Je vous l'aurais proposé le premier, répondit le cavalier, si je n'avais craint que ma jugement ne fit emporter votre cheval. Oh! n'ayez pas peur, s'écria Sancho; notre cheval est le plus honnête et le mieux élevé du monde. Jamais il ne s'est oublié qu'une seule fois dans sa vie; mon maître et moi nous nous en souviendrons longtemps. Vous pouvez en toute sûreté marcher à côté de lui; la pauvre bête n'y regardera point. A ces mots, le voyageur ralentit son pas, et se mit à considérer la mine de don Quichotte. Celui-ci venait d'ôter son casque et de le remettre à Sancho, qui le portait à l'arçon de son bât. La figure extraordinaire du chevalier, l'étonnante longueur de son cheval, sa haute taille, ses armes, son visage sec et jaune, cau-

sérent une si grande surprise à l'étranger, que don Quichotte le lut dans ses yeux. Vous paraissiez étonné de me voir, lui dit - il avec un doux sourire ; mais vous cesserez de l'être quand je vous aurai dit que je suis un de ces chevaliers qui vont cherchant les aventures. J'ai abandonné mon pays, ma famille, ma maison ; j'ai engagé presque tout mon bien pour me jeter aveuglément entre les bras de la fortune. J'ai voulu ressusciter l'ancienne chevalerie errante ; et depuis long-temps, à travers les victoires et les défaites, les revers et les succès, toujours supérieur aux événemens, je parcours le monde en secourant les faibles, défendant les opprimés, soutenant l'honneur des belles, et protégeant avec cette lance les veuves et les orphelins. Quelques exploits assez heureux pour cette sainte et digne cause m'ont déjà valu l'honneur d'être le héros d'une histoire imprimée : trente mille exemplaires de ma vie sont répandus en Espagne ; je ne serais pas surpris que bientôt on en vît paraître trente autres. Enfin, pour tout vous dire en seul mot, je suis don Quichotte de la Manche, surnommé le chevalier de la Triste figure. Ma modestie souffre un peu de me louer ainsi moi-même ; mais le mérite le plus discret est forcé

de parler de lui lorsque personne n'est là pour le vanter.

Après ces paroles don Quichotte se tut, et l'étranger, encore plus surpris, ne trouvait rien à lui répondre. Après un assez long silence : Seigneur chevalier, dit-il, ma franchise ne peut vous cacher que ce que vous venez de me dire, loin de faire cesser mon étonnement, ne sert qu'à l'augmenter. Je ne croyais point qu'il y eût aujourd'hui des chevaliers courant le monde, encore moins que leur histoire fût imprimée. Malgré mon respect très sincère pour l'occupation si louable de secourir les opprimés, de défendre les veuves et les orphelins, je n'aurais jamais pensé, si je ne le voyais de mes yeux, qu'il y eût des hommes assez vertueux pour consacrer leur vie à ce noble emploi. Je vous en félicite de tout mon cœur; et si votre histoire imprimée n'est, comme je le présume, qu'une suite de ces bonnes actions, j'aurai beaucoup plus de plaisir à la lire que je n'en ai trouvé dans ces volumineux ramas de mensonges qu'on appelle romans de chevalerie, où la raison, les mœurs et le goût sont également blessés. Monsieur, reprit don Quichotte assez gravement, tout le monde n'est pas d'accord que les livres dont

vous parlez ne soient que des recueils de mensonges. — Personne, ce me semble, n'en doute. — Moi, j'en doute; et si j'étais sûr d'avoir le plaisir de causer quelques heures avec vous, je vous prouverais incontestablement qu'il n'est peut-être point d'histoires aussi authentiques, aussi vraies, aussi utiles, que les histoires de chevalerie. Malheureusement je sais trop qu'il est à la mode à présent de les placer au rang des fables. Laissons cette discussion, et permettez-moi de vous demander à mon tour quel état, quel genre de vie votre goût vous a fait choisir.

Seigneur, répondit l'étranger, je dois ces détails à votre politesse. Je suis gentilhomme; j'habite un village où nous irons dîner aujourd'hui, si vous voulez bien me faire cet honneur. Mon nom est don Diègue de Miranda; ma médiocre fortune est plus que suffisante pour mes désirs. Je passe ma paisible vie avec ma femme, mes enfans et quelques amis. La chasse et la pêche sont les amusemens qui remplissent mes loisirs. Je n'ai ni meute ni équipage: les grands apprêts ne conviendraient point à mes simples délassemens. Un héron, une perdrix privée, sont tout ce qu'il me faut et tout ce que je veux. J'ai quelques livres,

les uns latins, les autres espagnols : j'en fais comme de mes amis, j'ai soin qu'ils soient en petit nombre. L'histoire m'instruit et m'amuse. J'élève mon âme avec les ouvrages de piété, mais je lis davantage les auteurs profanes, lorsqu'ils réunissent une morale pure au charme de l'imagination et à l'harmonie du style. Je vais quelquefois dîner chez mes voisins, je les invite chez moi plus souvent. Dans ces repas toujours abondans, jamais recherchés, je tâche d'égayer mes convives, sans me permettre de médire, et sans souffrir qu'on y médise de personne. Je ne m'informe point des actions d'autrui, je me borne à veiller sur les miennes ; mes yeux et ma sévérité ne s'étendent point au-delà de mon étroit horizon. Attentif autant que je le peux à remplir les préceptes de ma religion sainte, je n'oublie pas sur-tout de partager mes biens avec les pauvres. Quand j'ai le bonheur de pouvoir donner, je fais en sorte que ce soit un secret entre mon cœur et celui qui reçoit : je sais trop que la vanité détruit le mérite d'une bonne action ; et je me dis que, puisque cette bonne action est un plaisir, ce n'est pas la peine de s'en vanter. Je tâche de remettre la paix entre mes voisins brouillés, de réunir

les familles divisées, de leur prouver que le bonheur dans ce monde n'est autre chose que la volonté de s'aider mutuellement. C'est ainsi que je coule mes jours, en attendant avec tranquillité le moment où j'en rendrai compte au souverain créateur, dont j'espère que la miséricorde surpassera la justice.

Don Diègue cessa de parler; et Sancho, qui l'avait écouté avec une extrême attention, se jette à bas de son âne, court saisir la jambe du bon gentilhomme, la serre tendrement, pousse des sanglots, et se met à lui baisser les pieds. Que faites-vous donc, mon frère? lui dit don Diègue surpris. Ce que je dois, monsieur, répondit Sancho, ce que doivent faire les honnêtes gens qui vous connaîtront. Vous êtes le premier saint en manteau vert que j'aie vu de ma vie. — Je ne suis pas saint, mon ami, je sais trop, hélas! tout ce qui me manque; votre simplicité vous abuse; et votre humble modestie prouve que vous valez mieux que moi. — Il s'en faut bien, ma foi! répond Sancho en s'en retournant à son âne; et remonté sur son bât, il essuie avec ses mains les larmes d'attendrissement que don Diègue avait fait couler.

Monsieur, reprit don Quichotte, permettez à

L'intérêt que vous inspirez de vous faire encore quelques questions. Vous savez que les anciens philosophes, privés malheureusement des lumières de la foi, faisaient consister le bonheur dans les prospérités terrestres, et n'en connaissaient pas de plus grande que celle d'avoir une famille nombreuse. Daignez me dire si vous avez beaucoup d'enfans. Je n'ai qu'un fils, répondit tristement don Diègue; et je vous avoue avec peine que ce fils si cher à mon cœur ne contribue pas autant qu'il le pourrait à la félicité de son père. Il a dix-huit ans, monsieur; il en a déjà passé six à Salamanque à s'instruire dans les langues grecque et latine; lorsque j'ai voulu qu'il s'appliquât à d'autres sciences plus utiles à son avancement, je n'ai pu l'obtenir de lui; tant l'amour de la poésie remplit et transporte son âme. Au lieu de profiter de son esprit, de ses talens, des avantages qu'il aurait pour devenir magistrat, auditeur, pour arriver même au conseil, il passe sa vie à examiner si tel vers d'Homère est plus beau que tel vers de Virgile, si une épigramme de Martial n'a pas un sens différent de celui des commentateurs. Son avancement, sa fortune, l'occupent insinulement moins qu'Horace, Perse, Juvénal, car il ne fait pas grand cas des poëtes de notre nation; il dé-

daigne même nos langues modernes; et tout ce qui n'est pas grec ou latin ne lui paraît guère mériter l'estime.

Monsieur, reprit don Quichotte, je n'ai pas besoin de vous rappeler que les défauts des enfans ne doivent jamais altérer la tendresse paternelle : les pères ont le droit sans doute, et c'est même un devoir sacré, d'indiquer dès l'enfance à leurs fils le chemin qu'ils doivent suivre avec le plus d'avantage, de les y mener par la main, en les contenant avec soin dans l'étroit sentier des vertus; mais lorsque les enfans sont grands, et que, sans abandonner ces vertus, ils marquent de l'éloignement ou du dégoût pour la route qu'on leur a tracée, qu'ils préfèrent décidément tel état à tel état, telle science à telle autre, je pense que c'est-là le point où s'arrête l'autorité d'un père; je pense qu'il n'a plus le droit de forcer leur inclination. Cette contrainte serait tout au plus permise au manouvrier indigent qui a besoin, pour manger du pain, que son fils apprenne son métier. Le vôtre n'est pas dans ce cas, et je ne vois point que vous deviez autant vous affliger de son goût pour la poésie. La poésie, seigneur gentilhomme, est une jeune et belle vierge, que ses attraits, son éclat, sa délicate pudeur, rendent

l'objet des hommages de toutes les autres sciences. Jalouses et fières entr'elles, c'est la seule poésie qu'elles veulent bien consentir à regarder comme leur reine : elles ne croient pas déroger en s'humiliant à sa cour. Réunies pour lui complaire ; elles s'honorent de l'embellir, et savent qu'en l'embellissant elles reçoivent d'elle un lustre nouveau. J'estime heureux le jeune homme épris de la poésie, mais il faut qu'il sache l'aimer ; il faut qu'il n'expose point cette pudique maîtresse à des regards effrontés ; qu'il ne recherche point pour elle les humiliants succès que donne un public ignorant ; qu'il ne la vende point dans la satire à la haine ou à l'orgueil ; qu'il ne la prostitue point sur le théâtre aux yeux d'un vulgaire imbécile, et je comprends dans ce vulgaire, non-seulement le peuple des spectateurs assis aux dernières places, mais le peuple des seigneurs, qui ne jugent pas mieux aux premières. Si, dis-je, monsieur votre fils aime ainsi la poésie, il y trouvera, je vous le promets, avec le charme de sa vie, avec la gloire de son nom, le goût de toutes les vertus.

Quant au peu d'estime qu'il a pour nos poètes, pour notre langue, je crois que c'est une erreur, quoique je connaisse beaucoup de

personnes qui partagent cette prévention contre les modernes. Ces personnes ne réfléchissent point qu'Homère et Virgile étaient modernes lorsqu'ils écrivaient, que leurs beaux vers ont été faits dans la langue qu'on parlait alors. Eurent-ils besoin d'un autre idiome pour exprimer leurs sublimes pensées ? Admirons-les, j'en suis bien d'avis ; mais admirons aussi un bon poète d'Allemagne qui parle allemand, un Castillan qui parle espagnol, un Biscayen même, si, dans son jargon, il me dit de belles choses. Allez, allez, seigneur don Diègue, quand un ouvrage déplaît, ce n'est jamais la faute de la langue, mais la faute de l'auteur. S'il était né poète, s'il avait reçu en venant au monde cette flamme divine et brûlante sans laquelle le travail le plus opiniâtre ne produit rien, il saurait nous rendre sa langue agréable, y découvrir des richesses cachées, et la placer bientôt par ses écrits au rang des langues savantes. Dites donc à votre fils de ne point mépriser notre idiome, d'être sûr que, s'il nous venait un Homère, l'Illiade espagnole vaudrait la grecque. Ne vous opposez point à sa passion pour les vers : recommandez-lui seulement de n'en faire que de bons ; d'imiter ces auteurs anciens qu'il a raison d'adorer ; de faire la

guerre aux vices, sans jamais la faire aux personnes; de chanter, de célébrer, d'inspirer des sentimens aimables; de se souvenir toujours que le véritable génie vient du cœur et non de la tête; que la plume est la langue de l'âme, et que le plus sûr moyen de bien peindre les vertus, c'est de les posséder soi-même. Vous verrez, seigneur gentilhomme, qu'en suivant une telle route, votre fils se fera bientôt estimer, aimer, honorer: la fortune même aura honte de ne pas lui accorder quelques faveurs; et les rois, les grands de la terre, se verront forcés par la renommée de le couronner un jour de cet immortel laurier qui jamais n'est frappé de la foudre, pour avertir les humains du respect qu'on doit au génie.

Don Diègue de Miranda écoutait don Quichotte avec plaisir, et se reprochait la mauvaise opinion que lui avaient donnée de son bon sens les premiers discours qu'il avait tenus. Sancho, que cette longue dissertation n'amusait guère, s'était détourné du chemin pour aller demander du lait à des bergers qu'il voyait dans les champs. Le gentilhomme, enchanté de l'instruction, de l'esprit de notre héros, allait renouer l'entretien, lorsque don Quichotte, levant la tête, aperçut devant lui, sur la route,

un grand chariot sur lequel flottaient des banneroles aux armes du roi : il ne douta point que ce ne fût une aventure ; et , pressé de reprendre son casque , il appela à haute voix son écuyer. A ses cris , Sancho quitte les bergers , et revient auprès de son maître au plus grand trot de son âne.

